

Éros contre Thanatos : l'imaginaire acadien dans le journal *L'Évangéline* (1887-1920)

Monique Boucher

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004399ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004399ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, M. (1992). Éros contre Thanatos : l'imaginaire acadien dans le journal *L'Évangéline* (1887-1920). *Francophonies d'Amérique*, (2), 25–35.
<https://doi.org/10.7202/1004399ar>

ÉROS CONTRE THANATOS : L'IMAGINAIRE ACADIEN DANS LE JOURNAL L'ÉVANGÉLINE (1887-1920)

Monique Boucher
Université de Moncton

J'aime ta lèvre purpurine,
Qui caresse mon front rêveur;
Ta figure noble et divine,
Tes beaux grands yeux, ton noble cœur.
L'existence est souvent amère
Dans ce monde mystérieux;
Partons, enfant, quittons la terre
Pour nous envoler vers les cieux.

H., « Quittons la terre »,
L'Évangéline, 14 décembre 1888, p. 4.

En 1887, *L'Évangéline* se donne le mandat de publier et de diffuser des textes de création littéraire, adoptant ainsi des mécanismes qui relèvent de l'institution littéraire et jetant les bases d'un « corpus de référence qui fonctionnera comme horizon normatif¹ » pour les auteurs et les lecteurs du milieu. L'examen de ces textes, poèmes et courts récits, ainsi que celui des articles et des entrefilets qui leur font écho ou les commentent, permet de dégager ce qui semble bien vouloir être la base d'un « récit commun² » de la communauté acadienne.

L'histoire du peuple acadien a été marquée par le drame de la déportation. Lorsqu'à la fin du XIX^e siècle, l'élite intellectuelle cherche à raviver la fierté patriotique, on assiste à la naissance d'une littérature qui veut promouvoir une « idéologie basée sur la fidélité à la langue, à la religion, aux traditions nationales, bref, à [cette] histoire³ ». Mais, au delà de l'aspect idéologique, la littérature acadienne renaissante semble appeler la vie en passant par l'exorcisme d'une angoisse viscérale, fort compréhensible compte tenu des circonstances, une angoisse liée à la mort. En effet, le thème de la mort se dégage nettement dès le premier numéro du journal et domine l'ensemble de la production littéraire et paralittéraire diffusée entre 1887 et 1920.

Pendant cette période, le peuple acadien cherche à retrouver sa fierté nationale et à émerger d'un long silence. Si paradoxale que puisse paraître l'omniprésence de la *Mort* dans un tel contexte, elle n'en évoque pas moins la lutte entre les pulsions primaires qui ont façonné l'humanité : l'Éros contre le Thanatos. Et si toute littérature émergente ne peut que chercher à exploiter les mythes fondamentaux⁴ et l'imaginaire universel, la littérature acadienne, à ses premiers balbutiements, se réfère abondamment au cycle

vie-mort-renaissance, cycle qui traverse les cultures et les siècles, rappelant sans cesse à l'être (collectif et individuel) la fragilité de son existence.

L'influence du poème *Évangéline* de Longfellow est indéniable et bien connue. L'histoire même de la déportation produit un substrat riche en références bibliques, témoins les variantes nombreuses des thèmes du paradis perdu, de la terre promise et du peuple martyr. Mais la récurrence du thème de la mort porte les marques d'une intertextualité beaucoup plus vaste, aux racines multiples et entrecroisées, ainsi que les échos des littératures plus anciennes.

« Stabat Mater⁵ »

Il gravit la montagne et s'étend sur la croix
Ce bon Nazaréen, hier roi de la Judée
Aujourd'hui condamné — victime de leur choix!
On l'attache au gibet... Une femme éplorée
Comme Agar au désert, voit ce drame sanglant;
L'agneau du Golgotha, c'est Jésus, son enfant...
Et comme une prêtresse au jour du sacrifice,
Debout devant la croix où souffre la justice
[...]
O Vierge de douleurs, nous le réciterons
Ce Stabat de la croix que l'Église soupire
[...]

Comme le souligne Marguerite Maillet, on ne peut remonter aux sources de la littérature nationale sans évoquer « un grand rêve français, celui d'établir en Amérique une France nouvelle plus belle que l'ancienne, de conquérir à Dieu tout un continent⁶ ». Mais contrairement au Québec, où cette volonté messianique a été particulièrement dominée par le courant ultramontain du clergé catholique, l'Acadie a subi l'influence de cette idéologie davantage par l'importation de textes et de discours empruntés aux journaux de ce qu'on appelait alors le Canada français. Cette influence, appuyée par des institutions et des organisations moins ouvertement ultramontaines qu'au Québec, est donc diluée⁷. Cependant, la présence de l'intertexte religieux et son influence sur la littérature sont importantes.

L'Évangéline publie régulièrement des adaptations de textes religieux comme les paraboles réécrites par un auteur qui signe « Acadien » ou encore de courts récits qui reprennent les fondements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, souvent de façon naïve et/ou didactique (« Légendes bibliques⁸ »; « La promenade du Bon Dieu⁹ »; « La chute d'Adam et Ève¹⁰ »). Ponctuée par les fêtes religieuses, la production littéraire (originale et empruntée) illustre l'attachement du peuple acadien à ce qui le distingue de la communauté anglaise : la religion catholique (« Noël¹¹ », « Le vieux Christ de famille¹² », « La messe de minuit¹³ »). Elle illustre également un certain travail d'exégèse volontairement orienté de façon à

valoriser cet attachement, comme la série de « Pensées sur l'eucharistie », signée « F.curé », publiée presque chaque semaine du 27 février au 27 décembre 1889 à la « une » du journal. Parsemés ici et là, des récits hagiographiques et des éloges dithyrambiques viennent renforcer l'insertion du religieux dans le littéraire (« La rose du paradis¹⁴ » [récit du martyr de sainte Dorothée]; « À Sa Grandeur Mgr E. LeBlanc¹⁵ »). Finalement, la reproduction de sermons (en partie ou en totalité) témoigne, quant à elle, de la difficile distinction qu'on pouvait alors établir entre les genres.

La volonté de promouvoir l'idéologie catholique est évidente. Mais au delà de cette volonté, l'influence religieuse favorise la création de textes dont l'aspect mystique est indéniable. Il s'agirait en quelque sorte d'une récupération esthétique des thèmes religieux; ces textes dénotent une spiritualité certaine et une recherche de l'absolu. La production d'oeuvres fictionnelles suppose l'utilisation de symboles et la transformation, par l'imaginaire, de la réalité. Or, de façon marquée et répétitive, *L'Évangéline* publie des poèmes et récits dont les images témoignent d'une volonté d'échapper aux souffrances morales et d'accéder à une pureté originelle, celle que l'époque attribuait aux vierges et aux enfants. Cette accession passe presque uniquement par la mort (physique ou spirituelle), une forme du désir d'évanescence.

« Son âme s'envola¹⁶ »

Je la voyais passer à chaque aube nouvelle,
Marchant d'un pas rêveur, le regard abattu :
Comme par son parfum la rose se révèle
Elle se révélait par sa douce vertu.

[...]

Et comme une colombe étend ses blanches ailes,
Roucoule et prend son vol vers l'Orient de feu,
Entre nos bras laissant ses dépouilles mortelles
Son âme s'envola, s'envola jusqu'à Dieu.

Des titres comme « Un ange de plus au ciel¹⁷ » ou « La morte¹⁸ » évoquent d'ores et déjà ce qui, après analyse, domine l'imaginaire collectif acadien d'alors. Si la mortalité infantile, qui au début du siècle était un phénomène presque quotidien, semble cruelle, l'espoir spirituel qu'apporte la religion (les enfants peuvent devenir des chérubins protecteurs, l'éternité un repos infini pour ceux et celles qui ont « gagné leur ciel ») inspire une littérature qui, par son aspect émotif, a pu agir comme une forme de catharsis; tout comme elle a pu, cependant, favoriser la soumission et étouffer la révolte.

« Infantuli¹⁹ »

Petites âmes envolées
Loin de vos mères désolées

Où vous en êtes-vous allées,
O tristes fleurs de nos amours!

Le berceau qui fut votre tombe
Au sol, où tout lis qui succombe
[...]

De purs esprits souillés à peine
D'une ombre d'existence humaine
Et que soudain le mort ramène
[...]

Comme en témoignent ces exemples, l'influence religieuse, loin d'être strictement idéologique, laisse filtrer un imaginaire centré sur la mort. Et si les fondements mêmes du récit premier de la religion catholique se raccrochent à la mort et à la résurrection, celles du Christ rédempteur, les récits et poèmes publiés dans *L'Évangéline*, quant à eux, privilégient le thème de la mort envisagé dans l'optique de ceux, ou plutôt de celles, qui la subissent ou en subissent les contrecoups, soit les femmes, mères ou vierges. L'archétype de la vierge martyre revient constamment, et celle-ci devient soit le symbole de la résignation, soit celui de la miséricorde, soit encore celui d'un accès direct à la félicité éternelle, obtenu en mourant chaste et pure, libre de toute tentation. La mort des enfants entre dans cette catégorie, avec quelques nuances toutefois puisque l'archétype du chérubin²⁰ diffère de celui de la vierge.

« Les deux bébés²¹ »

Sur les genoux de leur nourrice,
Sont assis deux jolis bébés,
Au teint blanc comme le narcisse :
On les croirait du ciel tombé.
[...]
Et pour éviter les nacelles
Qui volent sur ses flots de fiel,
Ils semblent demander des ailes :
Car leurs yeux se fixent au ciel...

L'héroïne de Longfellow a sûrement contribué à propager l'image de cette vierge martyre dans l'imaginaire acadien; de plus, à chaque mois de mai, l'insertion du calendrier religieux dans la diffusion littéraire fait en sorte qu'on publie presque automatiquement un poème d'éloge à la Vierge Marie. Mais on constate également la présence d'une héroïne empruntée à la Mère-patrie, Jeanne d'Arc. Le mariage patrie-martyre est repris ici sous une forme plus ouvertement didactique, dans des articles à caractère historique qui informent le lecteur sur les actes héroïques de Jeanne d'Arc et sur sa béatification prochaine. Mais l'insistance est mise principalement sur

la pureté de Jeanne d'Arc, sur sa virginité sans laquelle ces actes n'auraient pas été possibles. Ce discours est repris, entre autres, dans un poème épique²². Il y a donc interaction entre les textes, entre la création littéraire et les articles; l'effet boomerang fait en sorte que « [les] rubriques se font écho, se complètent et concourent au renforcement des grandes idées de la collectivité²³ ». Cet effet indique une fois de plus qu'à l'époque, la frontière entre les genres était beaucoup plus perméable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

La nation acadienne garde les traces de cette prédominance de l'image virginale : on chante encore aujourd'hui l'« Ave Maris Stella », patronne des Acadiens, en latin. Mais, même si dans plusieurs poèmes et récits la présence du Dieu vengeur teinte l'angoisse d'un concept judéo-chrétien, celui de la culpabilité, les désirs et les passions non assouvis demeurent étroitement liés à l'image d'une femme presque mythique, archétypale (nous y reviendrons plus loin). Quelques failles dans le contrôle idéologique laissent ainsi supposer que cette vierge idyllique était peut-être aussi source de tentations. Les pulsions premières débordent et la lutte (inégalement) entre l'Éros et le Thanatos échappe au contrôle.

« Le clou²⁴ »

En vérité, moi j'aime,
Poète des buissons,
Le vert printemps qui sème
Les fleurs et les chansons.
[...]
Et puis je me rappelle
L'âge heureux et charmant
Où la jeunesse épèle [sic]
L'amour innocemment;
[...]
Où l'on cueillait ensemble,
Ne cueillant que cela
La fraise qui ressemble-
À quoi donc? Halte-là!
[...]

Cette conjugaison des passions non assouvies, du désir de mourir et de la femme/virginité transparaît également dans une deuxième influence qu'on peut identifier, celle de l'héritage romantique.

L'héritage romantique : les enfants de Longfellow

La plupart des rédacteurs et des auteurs publiés dans *L'Évangéline* ont reçu leur formation dans les collèges classiques contrôlés par les membres du clergé catholique. Ceux-ci, fidèles à la France prérévolutionnaire et réfractaires au mouvement réaliste en littérature, les ont guidés vers un courant littéraire qui ne risquait pas de menacer, bien au contraire, l'idéolo-

gie catholique, celui de la période romantique. Quarante ans après la chute de la Monarchie de Juillet et de la dernière génération du pouvoir aristocratique en France, la « bonne » littérature reste celle d'un certain romantisme bien-pensant. Si on publie volontiers Victor Hugo, il s'agit du Hugo d'avant la « chute », celui qui ne faisait pas de politique. Bossuet, Lamartine, Chateaubriand servent de modèles. Comme l'indique Maurice Lemire dans son étude sur le roman historique canadien-français : « Dans la plupart des pays dominés, le nationalisme ethnico-racial ou romantique a été le ferment de toute une littérature²⁵. » Au Québec, ce romantisme a inspiré, entre autres, la production de récits qui mettent l'accent sur la grandeur et la noblesse du peuple canadien-français (récits hagiographiques, récits des pionniers et des explorateurs, et plus tard, romans du terroir). En Acadie, l'inspiration romantique porte les marques de l'obsession de la mort. Le sujet poétique ou le héros du récit recherche la Vérité et l'Absolu; il recherche aussi l'Amour, mais, désillusionné par celui-ci, il veut calmer sa souffrance, tout en se sentant impuissant face au destin. Les poètes « imitent » souvent alors les élans lyriques et les tourments caractéristiques d'une période littéraire qui découvre le « moi » et l'altérité.

« À celle qui le sait²⁶ »

Vous avez la splendeur sereine des statues
Qui des temps à venir ne craignent pas l'affront,
Le lys des monts sacrés a fleuri votre front
Et de blancheurs sans nom vos grâces revêtues.

Beauté cruelle, idole, idéal qui me tue,
[...]
Laissez-moi seulement, dans l'angoisse abîmée,
Jusqu'à vos pieds divins, pencher mon front morose.

La contemplation de la nature, oeuvre de Dieu, permet l'expression des souffrances, mais seule la mort peut délivrer le sujet de ses tourments. Figure métonymique, le sujet devient ainsi l'expression d'une angoisse sociale qui a sûrement eu un impact dans l'inconscient collectif. Qu'il s'agisse de textes empruntés, originaux ou dont l'auteur « anonyme » n'est pas identifiable, la reprise presque obsessionnelle des thèmes et des procédés chers aux romantiques agit comme un miroir, renvoyant une image virtuelle de l'être qui ne semble pas avoir trouvé de repos dans les conseils de la religion.

« Sonnet²⁷ »

Quand le soleil couchant à l'horizon d'opale
Disparaît à mes yeux, faisant place à la nuit.
Quand la lune au lointain jette ses rayons pâles,
Je rêve et je gémis pareil au vent qui fuit.

Pourquoi la tant aimer, pourquoi comme en un rôle
Son nom sort de ma lèvre et dans l'ombre s'enfuit?
Ou qu'à son souvenir mon pauvre coeur s'exhale
Pourquoi la tant aimer puisque son astre à lui? [sic]

J'ai imploré en vain²⁸ le roseau qui se penche
J'ai imploré en vain les oiseaux et les fleurs,
Mais ni l'eau qui murmure, ni l'humble pervenche

Nul ne s'est arrêté, pour écouter mes pleurs,
Seul à mes souvenirs, mais toujours sans espoir,
Je pleure et me lamente, espérant la revoir.

Encore une fois, la femme est le centre autour duquel l'inspiration prend forme. À la fois cause de cette souffrance (comme dans l'exemple plus haut) et victime innocente de la cruauté des hommes, elle est aussi la vierge qui, par le sacrifice de sa vie, apportera la rédemption. La diffusion répétée de poèmes évoquant les souffrances de l'amoureux éconduit rappelle constamment qu'il est dangereux de succomber à la passion, celle-ci étant bien éphémère. Or, la fragilité de l'amour, mise en parallèle avec celle de la vie, ne peut que nourrir un désir obsessionnel d'en finir avec la douleur. La forme poétique privilégie les élans de l'âme tandis que les récits, plus pragmatiques, imitent la réalité, proposent des comportements modèles spécifiques et apportent un aspect plus moralisateur au propos. Toutefois, certains poèmes sont, eux aussi, moralisateurs, rappelant ainsi l'interdépendance de l'influence religieuse et des élans romantiques.

De plus, l'impact du roman populaire (fils appauvri du romantisme) s'il se fait sentir dans la publication de feuilletons mélodramatiques, inspire également de courts récits sentimentaux qui ont souvent recours à l'image de la pauvre jeune fille, chaste et pure, victime de la méchanceté des hommes (bien souvent il s'agit du père alcoolique²⁹ ou de l'amoureux trompeur) et mourant de chagrin; ou encore celle de la mère qui perd un enfant. Certains feuilletons (« Souffrances et bonheur³⁰ » et « Les supplices d'une innocente³¹ », par exemple) rappellent la récurrence du thème de la mort subie ou provoquée par la jeune fille pure et fragile.

Le mélange des influences favorise donc la production de textes où l'on retrouve, tour à tour ou simultanément, des images religieuses « entachées » de romantisme. Mais ce qui peut sembler, de prime abord, une production « empruntée » et sans grande originalité, devient vite, après un examen plus approfondi, le champ de découvertes de structures plus anciennes, préromantiques et archaïques.

« Aux sources profondes... »

De tout temps, les religions ont entretenu de solides rapports avec le sexe et la mort. Jouissance, souffrance, croyance sont des éléments d'une structure qui transcende les lieux et les époques³².

La formation classique des rédacteurs et éditeurs de *L'Évangéline* transparait non seulement dans les productions à caractère religieux ou romantique, elle se détecte également par l'insertion d'éléments grecs, latins ou tirés des autres mythologies occidentales aux résonances archaïques. Ainsi, dans un récit, « La montre sans horloger³³ », l'image classique du XVIII^e siècle d'un Dieu horloger renvoie à celle, plus primitive, de la perfection de la sphère. Dans un poème intitulé « Le matin³⁴ », l'auteur évoque la Psyché qui se réveille dans la forêt, sur un lit de mousse. D'autres éléments semblent relever du préromantisme « gothique ». Le lecteur bascule alors dans un univers macabre où le décor sinistre et les archétypes du vilain, de la vierge sacrifiée et du héros salvateur maintiennent une tension dramatique qui n'a rien à envier aux « thrillers » actuels. Or, comme l'affirme Michel Lord, « le roman gothique plonge ses racines jusqu'aux sources mêmes de la tragédie classique lorsqu'il cherche à évoquer la terreur³⁵ ». La plupart des textes qu'on peut rattacher à ce courant font appel à quelques procédés typiques, comme la description de violents orages³⁶ ou les archétypes illustrant une vision manichéenne de la réalité. Le propos moralisateur est amplifié, notamment, par la victoire répétée et non équivoque des « bons » sur les « méchants ». Quelques textes appartiennent tout à fait au courant gothique : dans le récit « Les deux Noël³⁷ », par exemple, l'histoire se déroule dans un vieux château breton et le héros est un vieux duc patricide, sinistre et cruel.

La présence d'éléments mythiques n'est cependant pas aussi explicite que celle de l'intertextualité religieuse ou de l'influence romantique. Toutefois, certaines images ou archétypes ne laissent aucun doute sur l'influence de structures archaïques de l'imaginaire³⁸. Ainsi, alors que plusieurs poèmes et récits mettent en scène une femme mythifiée qui se rapproche de la sirène (celle dont le chant enjôleur entraîne la mort de celui qui y succombe) l'éditeur prend la peine de publier un article expliquant qu'il ne s'agit que d'une superstition³⁹. Quelques années plus tôt, en 1892, on avait pourtant publié une lettre d'un capitaine de navire⁴⁰ qui affirmait, avec tout le sérieux d'une correspondance officielle, que lui et son équipage avaient bel et bien vu une sirène, latitudes et degrés à l'appui. On retrouvera l'image de la sirène en 1898, dans un récit⁴¹ où elle perd son rôle traditionnel : victime à son tour des charmes d'un prince, elle mourra d'un chagrin d'amour, après avoir donné sa voix à une fée en échange de deux jambes. Ce renversement n'est pas sans rappeler l'image des vierges-martyres évoquée plus tôt. Il s'agirait en quelque sorte d'une variation sur le même thème.

Contrairement à l'image des sirènes, malgré tout peu fréquente dans l'ensemble des textes, celle de la vierge sacrifiée revient abondamment, tant dans les textes à caractère religieux que dans les récits moralisateurs. Jung, analysant les diverses figures de la jeune fille divine, fait remarquer, au sujet de la Korè (figure de la vierge) des Grecs anciens, que « de la façon la

plus sérieuse, on la vénère comme reine des morts; dans ce domaine, le rapt est une allégorie de la mort⁴² ». La récurrence du thème de la mort associé à l'image d'une femme mythifiée prend donc de plus en plus son sens, s'éclaire en quelque sorte, lorsqu'on en révèle les sources. L'addition ou plutôt la multiplication thématique ne peut qu'influencer l'imaginaire collectif, tout en révélant ses fondements, créant ainsi un effet circulaire qui se répercute sur tous les genres. D'autant plus que très souvent, les lecteurs de *L'Évangéline* se retrouvent créateurs à leur tour.

Lieu privilégié de diffusion des textes littéraires français, *L'Évangéline* offre à ses lecteurs et à ses lectrices des images « choisies », sélectionnées, consciemment ou non, par le rédacteur. Si les influences religieuses et romantiques s'entremêlent, les structures mythiques qui les ont précédées traversent les textes, donnant parfois des récits étranges comme cette « Alexandra ou la morte ressuscitée⁴³ », où la Méduse sert un propos moralisateur tout à fait judéo-chrétien : une jeune fille belle mais frivole qui, après avoir provoqué un duel auquel aucun des deux protagonistes ne survit, se fait couper la tête. N'ayant cependant pas eu le temps de faire acte de contrition, elle est ressuscitée momentanément par saint Dominique pour accomplir ses devoirs religieux. Selon Camille Dumoulié, la tête de Méduse serait « une des figures mythiques les plus archaïques, [...] chaque époque, confrontée au mystère des 'origines', délègue le poète pour interroger à nouveau le regard fascinant de la tête de Méduse, comme ce qui recèle le secret du sacré⁴⁴ ».

Sans aller jusqu'à dire que *L'Évangéline* se soit cru investie du rôle du poète, il n'en demeure pas moins que les structures mythiques identifiées laissent planer l'idée d'une lutte entre les pulsions de vie et les pulsions de mort, l'Éros contre le Thanatos, que ce soit dans les textes religieux où la souffrance de la Vierge est justifiée par le miracle d'une résurrection, ou encore dans les textes romantiques où l'attrait des passions s'associe au désir d'évanescence, ou enfin dans des textes aux archétypes récurrents. À partir des thèmes explicites et de ce substrat, il semble possible de commencer à construire ce qui pourrait bien constituer les bases d'un « récit commun », pour reprendre l'expression de Micheline Cambron⁴⁵. Car, comme l'explique Gilbert Durand, « il y a aussi un mécanisme interne au récit mythique qui fait que [...] le mythe se distend en simple parabole, en conte ou en fable, et finalement dans tout récit littéraire [...] »⁴⁶.

Et si du Chaos naissait une littérature originale, il ne serait pas étonnant de constater que, dans les productions plus récentes, la peur des Géants revient hanter l'imaginaire acadien⁴⁷. Que ces géants soient en fait des géantes n'est pas sans rappeler que la Femme, détentrice du pouvoir sacré de l'acte de vie, est mythifiée par de nombreuses cultures et que sous le paradoxe de la mort appelant la vie, le cycle naturel de la condition humaine nous ramène aux sources des angoisses les plus profondes. Sans le savoir, peut-être, l'éditeur de *L'Évangéline* annonçait cette angoisse en

publiant, dans le premier numéro, deux poèmes dont la juxtaposition est fort révélatrice. Le premier, tiré des *Contemplations* de Victor Hugo, « Ce que c'est que la mort⁴⁸ », évoque Thanatos, tandis que le second, d'Achille Kirwin, « À la France : comment fut formée la nation française⁴⁹ », nous rappelle qu'Éros, engendré du Chaos, a permis la reproduction des espèces.

NOTES

1. James de Finney, «Le journal *L'Évangéline* et l'émergence de l'institution littéraire acadienne», dans *Francophonies d'Amérique*, n° 1, 1991, p. 44.
2. «Autrement dit, il devrait être possible de dégager des modèles rendant compte des conditions d'émergence des oeuvres singulières dans le cadre d'un discours social commun historiquement déterminé.» Micheline Cambron, *Une société, un récit : discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, Hexagone, 1989, p. 37.
3. Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne : de rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, p. 11.
4. «Le mythe est le discours ultime où se constitue la tension antagoniste, fondamentale à tout discours, c'est-à-dire à tout 'développement' du sens». Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages de l'oeuvre*, Paris, Berg International, 1979, p. 28.
5. Ph. F. B., [Havre à Boucher, 23 mars], *L'Évangéline*, 28 mars 1888, p. 2.
6. Marguerite Maillet, *op. cit.*, p. 16.
7. Plus tard, soit aux alentours des années 1920, le journal subira ce qu'on pourrait appeler les contrecoups de l'idéologie ultramontaine, et les textes en porteront les traces de façon beaucoup plus marquée.
8. Anonyme, «Légendes bibliques», *L'Évangéline*, 7 janvier 1892, p. 1.
9. Anonyme, «La promenade du Bon Dieu», *L'Évangéline*, 25 décembre 1912, p. 5.
10. Anonyme, «La chute d'Adam et Ève», *L'Évangéline*, 27 septembre 1894, p. 1.
11. Anonyme, «Noël», *L'Évangéline*, 19 décembre 1895, p. 1.
12. Anonyme, «Le vieux Christ de famille», *L'Évangéline*, 3 janvier 1912, p. 4.
13. Wilfrid Larose, «La messe de minuit», *L'Évangéline*, 24 janvier 1895, p. 1.
14. J. Van Lenner, «La rose du paradis», *L'Évangéline*, 24 avril 1889, p. 4.
15. A. Braud, prêtre eudiste, «À Sa Grandeur Mgr E. LeBlanc», *L'Évangéline*, 4 décembre 1912, p. 4.
16. Anonyme, «Son âme s'envola», *L'Évangéline*, 7 décembre 1887, p. 4.
17. Émile Matthieu, «Un ange de plus au ciel», *L'Évangéline*, 18 juin 1896, p. 1.
18. Eudore Évanturel, «La morte», *L'Évangéline*, 12 décembre 1895, p. 1.
19. Achille Paysant, «Infantuli», *L'Évangéline*, 8 février 1888, p. 4.
20. Carl Jung, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Payot, 1953, p. 104.
21. Jean Sarrazin, «Les deux bébés», *L'Évangéline*, 8 août 1895, p. 4.
22. A. J. M., «Jeanne d'Arc. Ce matin-là à Rouen le 30 mai 1431», *L'Évangéline*, 11 juillet 1895, p. 2.
23. James de Finney, *loc. cit.*, p. 52.
24. J. G., Jardinier, «Le clou», *L'Évangéline*, 23 mai 1888, p. 4.
25. Maurice Lemire, *Les Grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, PUL, 1970, p. 2.
26. Anonyme, «À celle qui le sait», *L'Évangéline*, 2 juin 1892, p. 4.
27. E. Deschamps, «Sonnet», *L'Évangéline*, 7 février 1895, p. 4.
28. En italiques dans le texte.

29. E. Deschamps, «Amour funeste», *L'Évangéline*, 11 juillet 1895, p. 2.
30. Anonyme, «Souffrances et bonheur», *L'Évangéline*, du 21 février 1895 au 11 juillet 1895, p. 4.
31. Anonyme, «Les supplices d'une innocente», *L'Évangéline*, du 21 juin 1906 au 22 août 1907, p. 4.
32. Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, PUL, 1987, p. 165.
33. Anonyme, «La montre sans horloger», *L'Évangéline*, 14 décembre 1887, p. 4.
34. De Laprade, «Le matin», *L'Évangéline*, 22 octobre 1896, p. 1.
35. Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois (1837-1860)*, Québec, CRELIQ, p. 13-14.
36. Anonyme, «L'orage», *L'Évangéline*, 1^{er} août 1895, p. 4.
37. Bernhard, «Les deux Noël», *L'Évangéline*, 26 décembre 1895, p. 2.
38. La notion de «structures anthropologiques» de Gilbert Durand ne s'applique pas à ce corpus, puisque *L'Évangéline* ne propose pas à ses lecteurs une vision globale des structures mythiques; l'analyse plus détaillée des éléments mythiques constituera une partie importante d'une thèse que prépare l'auteur. Gilbert Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1984, (10^e édition), 536 pages.
39. Anonyme, «La légende des sirènes», *L'Évangéline*, 16 mai 1895, p. 1.
40. John Duffy, «Correspondance», *L'Évangéline*, 15 décembre 1892, p. 2.
41. Anonyme, «La petite sirène», *L'Évangéline*, 17 mars 1898, p. 4.
42. Carl Jung, *op. cit.*, p. 135.
43. Anonyme, «Alexandra ou la morte ressuscitée», *L'Évangéline*, 18 décembre 1912, p. 2.
44. Camille Dumoulié, «Le Poète et la Méduse» dans *La Nouvelle Revue Française*, juillet-août 1991, n^{os} 462-463, p. 199.
45. Micheline Cambron, *op. cit.*
46. Gilbert Durand, *Figures mythiques et visages de l'oeuvre*, p. 29.
47. Glenn Moulaison, «Géants et tueurs de géants dans la littérature acadienne», *Calli-critique*, n^o 2, Université de Moncton, Département d'études françaises, Moncton, automne 1989, p. 13. À la recherche d'un trait distinctif à la littérature acadienne, Glenn Moulaison affirme : «Ce qui me saute aux yeux tout de suite, c'est la haute récurrence de l'archétype du monstre [...]».
48. Victor Hugo, «Les contemplations : 'Ce que c'est que la mort'», *L'Évangéline*, 23 novembre 1887, p. 4.
49. Achille Kirwin, «À la France: comment fut formée la nation française», *L'Évangéline*, 23 novembre 1887, p. 4.